

# GEORGES MOUNIN

## Les problèmes théoriques de la traduction



*tel* gallimard

Extrait de la publication





*Ce livre a initialement paru dans la  
« Bibliothèque des Idées » en novembre 1963.*

*Dans l'armée des écrivains, nous autres traducteurs nous sommes la piétaille; dans le personnel de l'édition, nous sommes la doublure interchangeable, le besogneux presque anonyme. Sauf en France et en Angleterre quelques honorables exceptions, si la couverture d'un livre traduit porte le nom de l'auteur et le nom de l'éditeur, il faut chercher à la page de titre intérieure, et plus encore face à cette page, tout en haut ou tout en bas, dans le plus petit caractère possible, le mieux dissimulé possible, le misérable nom du traducteur. L'opération par laquelle un texte écrit dans une langue se trouve susceptible d'être lu dans une autre langue est sans doute un acte vaguement indécent, puisque la politesse exige qu'on ne le remarque pas. Là-dessus tout le monde est d'accord, et aussi bien les critiques que les lecteurs. Quelques maniaques tentent parfois de signaler des merveilles (il y en a) et plus souvent de crier au massacre, mais ces maniaques sont toujours des traducteurs, et qui les écoute? d'autres traducteurs... Nous vivons en circuit fermé. Le fléau de l'espéranto et du volapuck ne nous hante plus, mais la machine à traduire nous guette, qui traduira plus vite et plus juste que nous, disent les prophètes de malheur — et voici venir la traduction presse-bouton. Si bien que les temps difficiles que nous vivons seraient encore un paradis. Il faut ajouter que nous sommes, comme tout prolétariat, coincés entre l'offre et la demande, et coincés une deuxième fois entre la qualité et le rendement. Nous ne sommes même pas sûrs de nous entendre entre nous: les « techniques », comme nous disons dans notre jargon, envient les « littéraires », parce que les littéraires n'ont pas de diffi-*

*cultés de vocabulaire, et les littéraires envient les techniques, parce que les techniques n'ont que des difficultés de vocabulaire. Nous nous efforçons tout de même, comme nous pouvons, d'améliorer notre métier, et de temps en temps, pour nous encourager ou nous consoler, nous allumons un cierge devant l'effigie de nos saints patrons : saint Jérôme, qui fit quelques contresens et saint Valery Larbaud, qui n'en fit aucun, saint Étienne Dolet, qui nous donna notre première charte, et le bienheureux Jacques Amyot, et Chapman, et Galland, et Burton, et Schiller, et Nerval, et Baudelaire, qui nous ont prouvé l'existence du miracle.*

*Ces faiseurs de miracle, nous en avons besoin. Car s'il s'agit effectivement de métier sur le plan du travail quotidien, lorsque le résultat de ce travail atteint à une rigueur indiscutable (ce qui est rare), à une permanence universellement reconnue (ce qui est encore plus rare), c'est qu'entre le travail et le résultat du travail quelque chose de peut-être indicible s'est passé. Par exemple, il ne viendrait à l'idée de personne de traduire, après Amyot, Daphnis et Chloé, après Baudelaire, les Histoires extraordinaires d'Edgar Poe. Baudelaire avait du génie, mais Amyot? L'élément indicible n'est pas le génie. D'autre part, pour ne pas quitter ces deux exemples, on a relevé dans Amyot des contresens et dans Baudelaire des faux sens, d'où il ressort que l'imparfaite connaissance de la langue que l'on entreprend de traduire n'est pas toujours un obstacle. Et pourquoi tant d'admirables anglicistes, dans les cinquante dernières années, ont-ils vainement traduit Shakespeare, vainement, puisqu'il faut recommencer? Ils ne commettaient, eux, ni contresens, ni faux sens, ni fautes de français. On répondra qu'ils n'étaient pas écrivains. André Gide était écrivain, savait honorablement l'anglais, s'entourait des plus justes conseils. Ses traductions de Shakespeare ne ressemblent pas à Shakespeare. Il n'a pas, lui non plus, franchi l'obstacle. Où est l'obstacle? Une chose est de le forcer, de le tourner, de l'effacer, enfin d'en venir à bout, à quoi chacun de nous tâche à l'aveugle de parvenir, une autre de le connaître. Personne, apparemment, en dehors de quelques rares traducteurs, ne s'était avisé de poser le problème. Pour la première fois chez nous un linguiste fait aux traducteurs l'honneur de prendre leur activité au sérieux. C'est Georges Mounin. Avec la*

thèse que Georges Mounin a soutenue sur Les Problèmes théoriques de la Traduction, nous nous sentons tous dans la peau de M. Jourdain. Que M. Jourdain traducteur ouvre par hasard à la page 55 et du premier coup, il va s'écrier : « Comment, lorsque je traduis : He swam across the river par : il traversa la rivière à la nage, j'accomplis une opération linguistique? » Mais bien sûr, puisque vous remarquez aussitôt, monsieur Jourdain, faisant passer le propos d'une langue dans l'autre, que la linguistique (même inconsciente) vous est nécessaire pour ne pas traduire en palagon : il nagea à travers la rivière. La linguistique vous apprend ce qu'un vieux professeur d'anglais enseignait avant tout aux grands commençants, comme disent les universitaires : en anglais la pensée ne court pas sur les mêmes rails qu'en français. L'anglais ici commence par le mouvement du corps (he swam), notion concrète que le verbe exprime, le lieu de ce mouvement étant confié à une simple préposition (across). Le français relègue le mouvement du corps à ce que l'ancienne analyse grammaticale appelait un complément circonstanciel (à la nage), et pour lui le mouvement est un déplacement abstrait (il traversa). Le point fixe et commun aux deux langues se trouve être cette fois l'objet. Mais ici le mot qui désigne l'objet reste indéci, faute de contexte, puisque l'anglais nomme indistinctement du même mot river ce que nous séparons en fleuve et rivière. Et voilà pourquoi M. Jourdain fait de la linguistique, voilà pourquoi le détail seul, l'exemple seul prouvant quelque chose, toute discussion sur des problèmes de traduction s'enlise en général dans les détails. Passer du détail à l'ensemble, de la pratique à la théorie, c'est se colleter, piocher en mains, avec des montagnes de déblais, construire sur les précipices, creuser dans le roc, être à la fois géomètre et bâtisseur de ponts. Georges Mounin s'y prend comme un brave : retrouvons nos manches. Dans un impressionnant monceau de documents, d'ouvrages de linguistique pure et de linguistique comparée aussi bien étrangers que français, il a trié, compté, classé. Il a procédé par catégories, confronté points de départ et conclusions, et trouvé moyen d'être clair dans une démarche compliquée. On avance avec lui dans l'émerveillement et dans l'inquiétude. Dans l'émerveillement, comme l'honnête matelot qui navigue à l'estime et voit arriver

*le camarade sorti des écoles, muni du calendrier des marées, de la dernière édition des cartes, et d'un sextant perfectionné. Dans l'inquiétude, parce que ces magnifiques moyens démontrent cent et mille fois que le métier de traducteur est impossible, et qu'on avait raison de se méfier. Qu'on en juge.*

*Il s'agit donc, puisque le passage d'une langue à l'autre ne va pas de soi, de définir en quoi consiste l'obstacle, opération à la fois d'analyse (de quoi est fait tel ou tel obstacle) et de synthèse (quel est l'élément que ces obstacles ont en commun). Divisant son sujet par ordre, Georges Mounin expose d'abord de quelle nature est l'obstacle proprement linguistique (ayant trait aux structures de tel langage par rapport à tel autre), dont relève l'exemple de la rivière traversée à la nage: une même expérience peut être vue, et découpée, d'une manière différente. « L'action regardée, la même dans le monde de l'expérience, n'est pas la même dans l'analyse linguistique. » Tant pis, on sait que nous sommes prêts à nous contenter d'approximations. Mais il y a plus grave. Que se passe-t-il lorsqu'il faut « décrire dans une langue un monde différent de celui qu'elle décrit ordinairement? Comment traduire la parabole évangélique du bon grain et de l'ivraie, comment faire comprendre le comportement du semeur, dans une civilisation d'Indiens du désert où l'on ne sème pas à la volée, mais où chaque graine est individuellement déposée dans un trou du sable? (...) Comment traduire désert dans la forêt subéquatoriale amazonienne? » Même lorsque les disparates sont moins éclatants, l'ensemble de l'expérience pour un peuple ou pour un pays donné, que les ethnologues appellent culture, ne recouvre jamais entièrement un autre ensemble, fût-ce dans l'ordre seulement matériel: on ne traduit pas dollar, on ne traduit pas rouble parce que la chose en France et en français n'existe pas; et comment traduire en anglais ne serait-ce que trois ou quatre des cinquante mots qui désignent dans la région d'Aix en 1959 tel ou tel genre de pain (baguette, flûte, couronne, fougasse, fusée, etc.) et dont Georges Mounin donne une liste à faire frémir? Inversement, dans un registre plus modeste, quand on aura traduit le scone écossais et le muffin anglais par petit pain, on n'aura rien traduit du tout. Alors que faire? Mettre une note en bas de page, avec description, recette de fabrication et mode*

d'emploi? La note en bas de page est la honte du traducteur... Mais il y a pire. On se croyait tranquille avec une notion aussi simple que celle des couleurs; pour tous les hommes, après tout, le vert est vert, le rouge est rouge. Il suffit de savoir de quel vocable chaque langue le désigne, et là au moins un terme peut exactement recouvrir l'autre. Erreur, illusion! « Le grec a le même mot pour un vert jaune et pour un rouge, le même mot pour un vert jaundâtre et pour un brun grisâtre. » On est surpris parce qu'il s'agit du grec, que l'on respecte a priori, mais l'anglais aurait dû nous habituer : les habits rouges des soldats anglais, qui demeurent l'uniforme des cavaliers des chasses à courre, ils les appellent pink habits, pink, comme les yeux du Lapin blanc d'Alice, pink-eyed (ils sont rouges, bien sûr), et sauf l'innocent étranger qui se fie à la logique et au bon sens, tout le monde sait que pink, adjectif, veut ici dire rouge, et partout ailleurs rose, honnêtement, comme dans le dictionnaire. Ces glissements de signification, souvent infiniment plus subtils, à l'intérieur d'un même langage, ont été baptisés par certains linguistes « connotations », terme barbare et conception confuse que Georges Mounin parvient à rendre claire, comme il rend claire une conception nouvelle des universaux appliquée au langage. Mais les universaux ne résolvent rien, puisqu'ils ne se préoccupent que de ce qui est suffisamment général pour être identique chez tous les hommes : soleil, lune, pluie, par exemple. La difficulté reparait tout de suite, avec neige, glace, verglas. Si l'on se débarrasse des latitudes, comment esquiver le temps? A deux siècles près, les mêmes mots n'ont pas toujours le même sens : l'ennui de Racine, le cœur de Corneille. Nous revoilà dans les connotations. Et personne ne parle des variations qui ne se peuvent percevoir que par l'oreille. Must I remember? dit Hamlet dans le célèbre monologue où il évoque la mort de son père. Faute de prendre garde à la scansion du vers shakespearien, on ne s'aperçoit pas que le I souligné par un temps fort veut dire moi, et non je. « Faut-il, moi, me souvenir? » (moi, et non pas elle...) tout le sens est changé.

Entre tous ces pièges, pièges des structures linguistiques, pièges des cultures, pièges des vocabulaires, pièges des civilisations, le traducteur est rejété de l'outrecuidance (tout

peut se traduire) au désespoir (rien ne peut se traduire). Au terme de sa longue étude, la conclusion du linguiste que la passion de traduire n'aveugle pas, est plus nuancée. « La linguistique contemporaine, dit Georges Mounin, aboutit à définir la traduction comme une opération relative dans son succès, variable dans les niveaux de la communication qu'elle atteint. » Un autre linguiste dit que « la traduction consiste à produire dans la langue d'arrivée l'équivalent naturel le plus proche du message de la langue de départ, d'abord quant à la signification, puis quant au style ». Mais Georges Mounin remarque avec justesse que cet équivalent naturel le plus proche est rarement donné une fois pour toutes. Et il est vrai qu'on n'en a jamais fini, que chaque traducteur a souvent envie de recommencer les traductions des autres, et toujours de recommencer les siennes. Le livre de Georges Mounin est passionnant pour nous, ne serait-ce que parce qu'il nous délivre de l'inquiétude muette ou criante à laquelle notre travail nous voue : ce n'est pas nécessairement notre maladresse qui est en cause. Un métier qu'on fait d'instinct, comment en avoir une vue juste ? Nous ne savions rien sur les fondements de notre métier. Avec *Les Problèmes théoriques de la Traduction*, notre univers familier devient un nouveau monde. Nous apercevons enfin dans son entier ce monstrueux obstacle de Babel, dont nous rencontrons tous les jours les pierres éparses. Nous en renversons parfois quelques-unes. Il faudra bien essayer de continuer, et les machines ne nous aideront guère ; oui, tout ce qui peut réellement se traduire sera traduit par elles. Mais la marge est minime. A nous tout le reste, à nous les approches plus ou moins accomplies, les fureurs de fidélité, les enthousiasmes mal récompensés, à nous l'impossible. L'impossible, c'est le désespoir, mais c'est aussi la revanche du traducteur.

Dominique Aury.

PREMIÈRE PARTIE

*Linguistique et traduction*



## CHAPITRE PREMIER

### *La traduction comme contact de langues*

1 Selon Uriel Weinreich, « deux ou plusieurs langues peuvent être dites *en contact* si elles sont employées alternativement par les mêmes personnes<sup>1</sup> ». Et le fait, pour une même personne, d'employer deux langues alternativement est ce qu'il faut appeler, dans tous les cas, *bilin-guisme*.

Selon Weinreich aussi, du seul fait que deux langues sont en contact dans la pratique alternée d'un même individu, on peut généralement relever dans le langage de cet individu des « exemples d'écart par rapport aux normes de chacune des deux langues<sup>2</sup> », écarts qui se produisent en tant que conséquence de sa pratique de plus d'une langue. Ces écarts constituent les *interférences* des deux langues l'une sur l'autre dans le parler de cet individu. Par exemple, ayant comme langue première le français, qui dit : *un simple soldat*, cet individu transférera le même concept en anglais sous la forme : *a simple soldier*, au lieu de la forme anglaise existante : *a private*.

Weinreich insiste sur ce point, que le *lieu de contact* de langues, c'est-à-dire le lieu où se réalisent des interférences entre deux langues — interférences qui peuvent se maintenir, ou disparaître — est toujours un locuteur individuel.

L'observation du comportement des langues dans des situations de contact, à travers les phénomènes d'interférence (« et leurs effets sur les normes de chacune des

1. Weinreich, *Languages in contact*, p. 1.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 1.

deux langues exposées au contact<sup>1</sup> ») offre une méthode originale pour étudier les structures du langage. Pour vérifier, notamment, si les systèmes — phonologiques, lexicaux, morphologiques, syntaxiques — constitués par les langues sont bien des systèmes, c'est-à-dire des ensembles tellement solidaires en toutes leurs parties que toute modification sur un seul point [toute interférence, ici] peut, de proche en proche, altérer tout l'ensemble<sup>2</sup>. Ou pour vérifier, de plus, si tels ou tels de ces systèmes, ou parties de système, la morphologie par exemple, sont impénétrables les uns aux autres de langue à langue.

II Pourquoi étudier la traduction comme un contact de langues? Tout d'abord, parce que c'en est un.

Bilingue par définition, le traducteur est bien, sans contestation possible, le lieu d'un contact entre deux (ou plusieurs) langues employées alternativement par le même individu, même si le sens dans lequel il « emploie » alternativement les deux langues est, alors, un peu particulier. Sans contestation possible non plus, l'influence de la langue qu'il traduit sur la langue dans laquelle il traduit peut être décelée par des interférences particulières, qui, dans ce cas précis, sont des erreurs ou fautes de traduction<sup>3</sup>, ou bien des comportements linguistiques très marqués chez les traducteurs : le goût des néologismes étrangers, la tendance aux emprunts, aux calques, aux citations non traduites en langue étrangère, le maintien dans le texte une fois traduit de mots et de tours non-traduits.

III La traduction, donc, est un contact de langues, est un fait de bilinguisme. Mais ce fait de bilinguisme très spécial pourrait être, à première vue, rejeté comme inin-

1. Weinreich, *Ouvr. cit.*, p. 1.

2. « Tout enrichissement ou appauvrissement d'un système entraîne nécessairement la réorganisation de toutes les anciennes oppositions distinctives du système. Admettre qu'un élément donné est simplement ajouté au système qui le reçoit, sans conséquences pour ce système, ruinerait la notion même de système ». Vogt H., *Dans quelles conditions*, p. 35.

3. Bréal avait déjà bien noté cette parenté des contacts de langues dans le bilinguisme, et dans la traduction : « Partout où deux populations différentes sont en contact, écrit-il, les fautes et les erreurs qui se commettent de part et d'autre [...] sont au fond les mêmes fautes qu'on fait au collège, et que nos professeurs estiment au jugé ». *Sémantique*, p. 173.

téressant parce qu'aberrant. La traduction, bien qu'étant une situation non contestable de contact de langues, en serait décrite comme le cas-limite : celui, statistiquement très rare, où la résistance aux conséquences habituelles du bilinguisme est la plus consciente et la plus organisée; le cas où le locuteur bilingue lutte consciemment contre toute déviation de la norme linguistique, contre toute interférence — ce qui restreindra considérablement la collecte de faits intéressants de ce genre dans les textes traduits.

Martinet cependant souligne, concernant les bilingues qu'on pourrait appeler « professionnels » en général<sup>1</sup>, cette rareté du phénomène de résistance totale aux interférences : « Le problème linguistique fondamental qui se présente, eu égard au bilinguisme, est de savoir *jusqu'à quel point deux structures en contact peuvent être maintenues intactes*, et dans quelle mesure elles influenceront l'une sur l'autre [...] Nous pouvons dire qu'en règle générale, il y a une certaine quantité d'influences réciproques, et que *la séparation nette est l'exception*. Cette dernière semble exiger de la part du locuteur bilingue *une attention soutenue dont peu de personnes sont capables*, au moins à la longue<sup>2</sup> ».

Martinet oppose également par un autre caractère aberrant ce bilinguisme « professionnel » — qui inclut les traducteurs — au bilinguisme courant (lequel est toujours la pratique collective d'une population). Le bilingue professionnel est un bilingue isolé dans la pratique sociale : « Il apparaît que l'intégrité des deux structures a plus de chances d'être préservée quand les deux langues en contact sont égales ou comparables en fait de prestige, situation qui n'est pas rare dans des cas que nous pouvons appeler bilinguisme ou plurilinguisme *individuels*<sup>3</sup>. »

Il revient à la même idée dans sa *Préface* au livre de Weinreich, où il met à part encore une fois le cas de « ces quelques virtuoses linguistiques qui, à force de constant

1. A. Meillet et A. Sauvageot avaient déjà senti le besoin de distinguer du bilinguisme ordinaire « le bilinguisme des hommes cultivés », — c'est le titre de leur article double dans : *Conférences de l'Institut de linguistique*, II, 1934, pp. 7-9 et 10-13.

2. Martinet, *Diffusion of language*, p. 7. Les parties soulignées le sont par le citateur.

3. Martinet, Art. cit., p. 7. Les passages soulignés le sont par le citateur.

exercice, parviennent à maintenir nettement distincts leurs deux (ou multiples) instruments linguistiques ». « Le conflit, dans le même individu, de deux langues de semblable valeur culturelle et sociale, poursuit-il, peut être psychologiquement tout à fait spectaculaire, mais, à moins que nous n'ayons affaire à quelque génie littéraire, les traces linguistiques permanentes d'un tel conflit seront nulles <sup>1</sup>. » L'étude de la traduction comme contact de langues risquerait donc bien d'être inutile parce que pauvre en résultats.

Cette opinion se voit corroborée par celle de Hans Vogt, spécialiste lui aussi des études sur les contacts de langues : « On peut aller jusqu'à se demander s'il existe un bilinguisme total, à cent pour cent; cela signifierait qu'une personne puisse employer chacune de ses deux langues, dans n'importe quelle situation, avec la même facilité, la même correction, la même capacité que les locuteurs indigènes. *Et si de tels cas existent, il est difficile de voir comment ils pourraient intéresser le linguiste, parce que les phénomènes d'interférence se trouveraient alors exclus par définition* <sup>2</sup>. »

IV Mais si Martinet écarte — et Vogt après lui — l'étude de ces faits de bilinguisme individuel parce qu'ils n'offrent qu'une matière d'intérêt secondaire, c'est d'un point de vue qui n'est pas le seul possible, et qui n'est pas celui où l'on se propose, ici, de se placer.

Ce qui intéresse les deux linguistes, c'est que l'étude du bilinguisme — outre que celui-ci est une *réalité linguistique* — est un moyen particulier de vérifier l'existence et le jeu des structures dans les langues. Notons que les bilinguismes individuels, quelque secondaires qu'ils soient, restent à cet égard un fait digne d'étude aux yeux de Martinet : « Ce serait une erreur de méthode, écrit-il, que d'exclure de telles situations dans un examen des problèmes soulevés par la diffusion des langues <sup>3</sup>. » Cette atténuation de son jugement sur l'intérêt des bilinguismes

1. Weinreich, *Ouvr. cit.*, pp. VIII et VII.

2. Vogt H., *Contact of languages*, p. 369. Les passages soulignés le sont par le citateur.

3. Martinet, *Diffusion of language*, p. 7.

individuels se trouve aussitôt délimitée, toutefois, par l'exemple donné : « Le fait que Cicéron était un bilingue latin-grec a laissé des traces indélébiles dans notre vocabulaire moderne <sup>1</sup>. »

On admettra donc, ici, que la traduction, considérée comme un contact de langues dans des cas de bilinguisme assez spéciaux, n'offrirait sans doute au linguiste qu'une moisson maigre d'interférences <sup>2</sup>, en regard de celle que peut apporter l'observation directe de n'importe quelle population bilingue.

Mais au lieu de considérer les opérations de traduction comme un moyen d'éclairer directement certains problèmes de linguistique générale, on peut se proposer l'inverse, au moins comme point de départ : que la linguistique — et notamment la linguistique contemporaine, structurale et fonctionnelle — éclaire pour les traducteurs eux-mêmes les problèmes de traduction. Au lieu de récrire (toutes proportions gardées) un traité de linguistique générale à la seule lumière des faits de traduction, on peut se proposer d'élaborer un traité de traduction à la lumière des acquisitions les moins contestées de la linguistique la plus récente.

Un tel projet se justifie au moins pour trois raisons :

1. L'activité traduisante, activité pratique, importante, augmente rapidement dans tous les domaines, ainsi qu'en témoignent les chiffres publiés, particulièrement depuis 1932 par l'Institut de coopération intellectuelle, et depuis 1948 par l'U.N.E.S.C.O. dans son *Index Translationum* annuel. Il serait paradoxal qu'une telle activité, portant

1. Martinet, *Diffusion of language*, p. 7.

2. Surtout si l'on ne perd pas de vue que, pour les spécialistes des contacts de langues, l'*interférence* retient uniquement l'attention comme une saisie du moment initial de ce qui deviendra un emprunt. « La majorité de tels phénomènes d'interférence sont éphémères et individuels », dit H. Vogt (art. cité, p. 369). « Dans le langage, dit Weinreich, nous trouvons des phénomènes d'interférence qui, s'étant reproduits fréquemment dans la parole des bilingues, sont devenus habituels, fixés. Leur emploi ne dépend plus du bilinguisme. Quand un locuteur du langage X emploie une forme d'origine étrangère non pas comme un recours fortuit au langage Y, mais parce qu'il l'a entendue employée par d'autres dans des discours en langue X, alors cet élément d'emprunt peut être considéré, du point de vue descriptif, comme étant devenu partie intégrante du langage X. » (*Languages*, p. 11.)

sur des opérations de langage, continue d'être exclue d'une science du langage, sous des prétextes divers, et qu'elle soit maintenue au niveau de l'empirisme artisanal.

2. L'utilisation des calculatrices électroniques comme possibles machines à traduire pose et va poser des problèmes linguistiques liés à l'analyse de toutes les opérations de traduction considérées comme telles.

3. L'activité traduisante pose un problème théorique à la linguistique contemporaine : si l'on accepte les thèses courantes sur la structure des lexiques, des morphologies et des syntaxes, on aboutit à professer que la traduction devrait être impossible. Mais les traducteurs existent, ils produisent, on se sert utilement de leurs productions. On pourrait presque dire que l'existence de la traduction constitue le scandale de la linguistique contemporaine. Jusqu'ici l'examen de ce scandale a toujours été plus ou moins rejeté. Certes l'activité traduisante, implicitement, n'est jamais absente de la linguistique<sup>1</sup> : en effet, dès qu'on décrit la structure d'une langue dans une autre langue, et dès qu'on entre dans la linguistique comparée, des opérations de traduction sont sans cesse présentes ou sous-jacentes ; mais, explicitement, la traduction comme opération linguistique distincte et comme fait linguistique *sui generis* est, jusqu'ici, toujours absente de la science linguistique enregistrée dans nos grands traités de linguistique<sup>2</sup>.

On n'imaginait peut-être qu'une alternative : ou condamner la possibilité théorique de l'activité traduisante au nom de la linguistique (et rejeter ainsi l'activité traduisante dans la zone des opérations approximatives, non scientifiques, en fait de langage) ; ou mettre en cause la validité des théories linguistiques au nom de l'activité tradui-

1. Roman Jakobson soutient même qu'il n'y a pas de comparaison possible entre deux langues, sans recours de fait à des opérations constantes de traduction. (*Linguistic aspects*, p. 234). J. R. Firth a de son côté tenté d'attirer l'attention sur l'usage et l'abus des opérations non explicites de traduction dans l'analyse linguistique (*Linguistic analysis*, p. 134).

2. A notre connaissance, J. P. Vinay et J. Darbelnet sont les premiers à s'être proposés d'écrire un *précis de traduction* se réclamant d'un statut scientifique. Mais ils intitulent encore leur ouvrage : *Stylistique comparée du français et de l'anglais*.

sante<sup>1</sup>. On se propose, ici, de partir d'un autre point : qu'on ne peut pas nier ce qu'apporte la linguistique fonctionnelle et structurale, d'une part; et qu'on ne peut pas nier non plus ce que font les traducteurs, d'autre part. Il faut donc examiner ce que veut dire et ce que dit exactement la linguistique quand elle affirme, par exemple, que « les systèmes grammaticaux sont [...] impénétrables l'un à l'autre<sup>2</sup>. » Examiner aussi ce que font exactement les traducteurs quand ils traduisent : examiner quand, comment et pourquoi la validité de leurs traductions n'est pas réellement mise en cause par la pratique sociale, alors que — théoriquement — la linguistique tendrait à la récuser.

## CHAPITRE II

### *L'étude scientifique de l'opération traduisante doit-elle être une branche de la linguistique?*

1 Contrairement à ce que laisserait supposer le chapitre précédent, jusqu'à ces dernières années quiconque entreprenait d'étudier les problèmes posés par l'*opération traduisante* dans leur ensemble s'apercevait d'un fait assez surprenant : considérée comme un ordre de phénomènes particuliers, comme un domaine de recherches ayant un objet *sui generis*, la traduction restait un secteur inexploré, voire ignoré. Elle souffrait de la même situation qu'un certain nombre de régions du savoir humain : se trouvant à l'intersection de plusieurs sciences — notamment de la linguistique et de la logique, de la psychologie sans doute et de la pédagogie certainement — elle n'était considérée comme objet propre d'investigations par aucune de ces sciences.

Certes, il y avait depuis longtemps des apprentissages d'interprètes, des cours d'interprètes, dont Cary a pu même esquisser l'histoire à grands traits, depuis l'École de Tolède (XII<sup>e</sup> siècle)<sup>1</sup> et le recrutement des drogmans français près de la Sublime Porte, jusqu'aux cours de l'École des Langues Orientales<sup>2</sup>. Et — depuis moins de vingt ans presque toutes, cependant — les universités de Genève, Turin, Vienne, Paris, Louvain, Heidelberg, Mayence ont leurs instituts d'interprètes, comme celle de Naples a son cours d'interprètes à l'*Istituto Orientale*. Mais ces orga-

1. Dunlop D. M., *The work of translation at Toledo*, dans *Babel*, VI, 2, 1960, pp. 55-59.

2. Cary, *La traduction dans le monde moderne*, pp. 137-140, notamment.



# GEORGES MOUNIN

## Les problèmes théoriques de la traduction

Préface de Dominique Aury

“Une langue nous oblige à voir le monde d’une certaine manière [...]. Au lieu de dire, comme les anciens praticiens de la traduction, que la traduction est toujours possible ou toujours impossible, toujours totale ou toujours incomplète, la linguistique contemporaine aboutit à définir la traduction comme une opération relative dans son succès, variable dans les niveaux de la communication qu’elle atteint.”

Georges Mounin

Georges Mounin, né en 1910, a enseigné la linguistique générale et la sémiologie à l’Université de Provence. *Les problèmes théoriques de la traduction* ont fait l’objet de sa thèse.

Lucas van Valkenborch : « La Tour de Babel » (détail).  
Musée du Louvre, Paris. Photo © Lauros-Giraudon.



9 782070 294640



76-V A 29464 ISBN 2-07-029464-1